

**Vive le marxisme-léninisme-maoïsme!
Guerre populaire jusqu'au communisme !**

Saïda Menehbi

Sur la prostitution au Maroc

La dépravation dans une société donnée est engendrée par la nature même de cette société.

Le système capitaliste, système de l'exploitation et de l'injustice sociale, ne fait que nourrir les différents aspects de dépravation: débauche, prostitution...

Il est certain que, dans une société de classe, sous un régime imposé aux masses par le colonialisme, l'impérialisme et pour le maintien de leurs intérêts politico-économiques, la prostitution, le vice, la corruption sont des aspects inhérents à ce système, aspects propagés, encouragés par lui.

Le peuple, sous un pouvoir anti-national, survit à la misère la plus noire. Alors que les salaires ouvriers et autres sont stationnaires, le coût de la vie connaît une montée vertigineuse. Certains produits qui étaient la base de l'alimentation du peuple deviennent inaccessibles. D'autres encore disparaissent du marché ou sont vendus d'une manière occulte à des prix exorbitants.

Ainsi, l'exploitation, la répression, l'humiliation deviennent le

pain quotidien du pauvre.

Le pouvoir réprime féroce­ment toutes les luttes héroïques des ouvriers qui défendent leurs droits, des paysans qui protègent leurs terres et des lycéens et étudiants qui préser­vent leurs acquis.

Ne seront jamais effacées les réactions enragées du pou­voir des patrons face aux luttes des ouvriers de Jérada [Après une grève des mineurs de Jérada, le pou­voir a fait tirer sur les ouvriers en manifestation où il y eut de nombreux blessés], des lycéens de Casablanca en 1965 [plusieurs centaines de lycéens et chô­meurs ont été tués dont les boulevards de Casablanca par les feux de l'armée sur l'ordre de la classe dominante].

Comme ne seront jamais oubliés les massacres dans les lieux de détentions clandestins de militants marxistes-lé­ninistes [comme Abdellatif Zeroual mort sous la torture en novembre 1974 à Derb Moulay Cherif] qui ont été convaincus que seule l'idéologie marxiste-lé­niniste, idéologie de tous les peuples exploités, pourra arracher le pays au joug de l'impérialisme et sa fidèle servante la féodalité locale.

L'Etat au service de la classe dominante utilise toutes ses possibilités pour maintenir sa domination. Par l'intermédiaire de rouages administratifs à sa disposition, elle condamne le peuple et le pille.

Les grands propriétaires terriens arrachent aux paysans leurs terres par le moyen de la répression et du meurtre, laissant un nombre illimité de familles sans ressources, leurs enfants guettés par la faim et l'analphabétisme.

L'histoire n'est plus aux dynasties et il n'appartient plus aux

pseudo-historiens d'écrire l'histoire d'un peuple. Ce sont les hommes avec leur sang qui la font.

Et elle enregistre la terreur que sème le pouvoir réactionnaire dans les rangs du peuple par le moyen d'appareils répressifs et des administrations dites de «justice». Comme elle enregistre déjà que la haine et le mépris pour ce système policier ne sont plus dissimulés.

Dans ce climat que nous pouvons qualifier de fasciste, nous ne pouvons oublier la double exploitation que subit la femme dans ce pays sous-développé et suiviste.

Cette réalité particulière de la femme marocaine qui regroupe deux aspects d'exploitation (exploitation par le système au même titre que l'homme et exploitation par l'homme lui-même) est un phénomène social engendré forcément et également par la nature des structures économique-politiques et sociales existantes.

Il est évident que la femme sous le système patriarcal reste considérée comme un être subalterne, ne pouvant ni posséder la terre [dans plusieurs villages marocains la femme n'a pas une qualité de propriétaire même si légalement la terre lui revient. Sa terre est toujours administrée soit par son frère, soit par son mari], ni choisir son mari ou s'en séparer.

Elle a un statut de mineure partant d'hypothèses qui relient sa situation de tutelle à sa supposée infériorité physique et intellectuelle ou qui font intervenir des facteurs idéologiques ou culturels.

La petite fille depuis qu'elle naît dans la famille a déjà son statut et n'égale pas son frère. Elle est vouée d'abord à servir

ses parents et plus tard son mari.

L'école n'est pas obligatoire et gratuite. La scolarisation d'un enfant est alors matériellement très difficile. L'idéologie réactionnaire divulguée et propagée encourage l'analphabétisme particulièrement pour les femmes. Le pourcentage des femmes analphabètes est donc très élevé.

Ceci laisse l'esprit de la femme enlisé et ses croyances arriérées, très loin de la science et de sa rapide évolution. Des organisations réactionnaires (UFM) [Union des Femmes Marocaines, organisation réactionnaire au service de l'idéologie réactionnaire dirigée par des femmes de la grande bourgeoisie] renforcent chez la femme l'esprit de soumission à l'homme, à l'idéologie réactionnaire. Ce qui permet son utilisation pour des desseins politiques précis.

Si la prostituée vend sa chair et subit les pires sévices et tortures morales, l'ouvrière, elle, vend sa force de travail aux capitalistes.

Son salaire dérisoire n'est jamais égal à celui de son camarade ouvrier. La sécurité sociale ne lui est pas assurée : qu'elle soit en période de grossesse ou de maladie, sa place dans l'usine n'est plus garantie. Il lui arrive de se retrouver après ce congé forcé en chômage. En cas d'accident les indemnités sont nulles.

L'interdiction de se syndiquer fait partie des conditions formulées par le patron. Elle n'acquiert ce droit qu'après de grandes luttes aux côtés de l'ouvrier.

Mais la femme même économiquement indépendante n'est pas libre. L'administration de la maison, les décisions matérielles sont le domaine de l'homme.

Au foyer, la femme élève seule ses enfants et fournit un travail aliénant et non rémunéré. La société ne lui reconnaît pas la valeur de ce travail jugé comme obligatoire.

L'image de la femme devient ainsi celle de la ménagère parfaite: la première éducation de l'enfant, les travaux ménagers nécessitent pour la société forcément une femme. Le mari se comporte en dominateur et maître absolu intellectuel et physique. Il est commun et acceptable que la femme soit battue par son mari, la fille par son père ou son frère même plus jeune.

L'utilisation démagogique de la religion permet de renforcer l'exploitation et l'aliénation de la femme, son asservissement.

Nous n'avons exposé là que quelques traits de la double exploitation de la femme, peut-être les plus frappants mais en tout cas pas les seuls.

Notre but n'est pas de faire une analyse théorique sur la situation de la femme. Nous voulons, sans trop d'ambition, sans prétendre traiter le problème de tous les côtés, nous pencher sur le phénomène de la prostitution.

Certaines filles sont poussées à la prostitution parce qu'elles doivent nourrir leur nombreuse famille, nourrir et scolariser leurs enfants.

Nous nous sommes trouvées en contact le plus souvent direct avec des prostituées [Certaines gens, en disant prostituée, y mettent une nuance de mépris. Nous remettons à ces femmes victimes de l'exploitation tout le respect qu'elles peuvent mériter].

Nous avons vu leur milieu alors nous avons voulu montrer au lecteur en interrogeant les prostituées elles-mêmes l'origine sociale de ces femmes, les raisons qui les ont jetées pleinement dans la gueule du loup qui les dévore et finalement comment réagit le pouvoir anti-national à ce phénomène de la prostitution, quelles sont les pseudo-solutions qu'il y apporte.

Nous savons bien sûr que celui qui condamne la prostituée la recherche plus tard après avoir change de face et d'habit.

Nous savons également que celui qui juge la petite fille de 15 ans trouvée saoule sur les trottoirs de la ville, celui-là même a mis sur sa table bien garnie son coûteux apéritif.

Notre méthode a été très simple. Nous avons opté pour l'entretien libre. Aucun questionnaire n'a été établi au préalable. Le plus souvent, les femmes n'attendaient pas qu'on leur pose des questions pour nous entretenir de leurs problèmes et de leurs préoccupations.

Nous avons eu avec elles de longues discussions sur leur genre de vie, leur niveau de vie, ce qu'elles gagnent en moyenne et ce qu'elles dépensent.

Nous n'avons nullement voulu les influencer dans ce qu'elles disent. Nous avons traduit le plus authentiquement possible ce qu'elles nous ont raconté. Nous avons toujours suivi leurs idées et retenu l'essentiel.

Il est certain que ce nombre de femmes dont nous donnerons les propos ne sont pas seules à qui nous avons parlé. Nous en avons contacté d'autres avant et après. Mais les problèmes de beaucoup d'entre elles, tout en étant spécifiques, se

ressemblent.

Nous n'avons pas voulu répéter des choses même dites par des personnes différentes. En tout cas, nous ne prétendons pas avoir fait une enquête ni avoir contacté toutes les prostituées. Notre méthode n'est sûrement pas totalement scientifique. Nous sommes encore loin de l'analyse sociologique.

Entre nous et ces femmes s'est établie une grande sympathie. Nos petites questions ne les ont pas frustrées. Mais nous les avons vu réagir face à d'autres gens, refusant de reconnaître qu'elles se prostituaient. Quand nous avons rencontré des cas pareils, nous n'avons jamais insisté.

70 % des femmes qui se trouvent dans les prisons pratiquent la prostitution.

Leur âge se situe entre 17 et 40 ans. Presque toutes sont analphabètes, quelques-unes d'entre elles ont fréquenté les premières années de l'école. Nous nous sommes adressées à celles-ci car nous pensons que la condition de prostituée est l'une des conditions les plus dures et les plus avilissantes.

Elle vend son corps, n'est pas toujours payée et subit assez fréquemment de grandes humiliations et des tortures physiques. La société lui fait perdre jusqu'à sa qualité d'être humain. Les prostituées sont traitées comme des chiens qu'il faut abattre.

Ces femmes qui se prostituent non parce qu'elles ont choisi ce métier mais parce qu'elles y ont été forcées, qui sont-elles ? dans quel milieu socio-culturel sont-elles nées ?

Parmi les femmes contactées, nous avons distingué deux catégories qui, quoique différentes, ne s'opposent pas.

Ensemble, elles font partie du lumpen-prolétariat et sont exploitées au même niveau.

La première catégorie est formée par celles qui pratiquent la prostitution depuis un âge très bas 13-14 ans. Elles sont nées généralement dans des familles pauvres, le père illettré et sans travail, la mère chargée de faire vivre les enfants.

Très vite, il a fallu à ces filles gagner leur vie et même faire vivre leur famille. Elles sont ainsi englouties, face au manque d'emploi, par le rouage de la rue, de la prostitution ou du vol. Parfois l'autorité absolue du père les pousse à fuir la maison paternelle, la ville natale même.

Quelques-unes se retrouvent dans des centres de rééducation de délinquants juvéniles mais là non plus, elles ne restent pas longtemps. Le manque de formation pédagogique et culturelle des surveillants, l'ignorance même de ce que devrait être leur rôle et surtout leur comportement envers ces jeunes filles après leur premier délit font que ces dernières sont très mal traitées. Les filles comme les garçons d'ailleurs sont conduits au bâton et à la trique.

Ceci ne peut que pousser ces enfants du peuple à fuir une seconde fois et à se réfugier dans les endroits les plus misérables. Les filles se dirigent vers des individus, des maquereaux qui les exploitent matériellement et sexuellement, certaines vivent sur les trottoirs de la ville, aux portes des cafés, subsistant par le moyen du vol, de la prostitution ou de petits commerces dérisoires.

Ces femmes se sont un peu prostituées par habitude à la suite de connaissances malsaines. Elles y étaient vouées sous un régime qui prépare à la jeunesse soit la drogue et l'alcool, soit

la prison et la torture pour ceux qui ont choisi de lutter contre lui.

La plupart d'entre elles (il n'y a pas de règle générale) n'ont jamais été mariées. Violées très souvent à un âge assez précoce, la peur de la honte dans la société fait changer leur vie. Nous avons pu recueillir les propos de quelques prostituées de cette catégorie, celles que nous avons jugées les plus représentatives.

Leïla, 20 ans [Leïla a commencé à se prostituer à l'âge de 12 ans, elle est terriblement abîmée. Son visage est rayé d'une grande cicatrice qui n'enlève rien bien sûr à sa sympathie. Elle a été franche et confiante envers nous] : «Mon père était makkaden [représentant du pouvoir central au niveau du quartier]. J'étais petits lorsque ma mère est morte. Il s'est remarié. Sa femme était méchante. Elle me battait ainsi que mes sept frères. A l'âge de 10 ans, je l'ai blessée au visage avec un couteau. Emmenée au commissariat je fus envoyée par le Makhzen [pouvoir central] au Centre [Maison où sont mis les jeunes enfants après un premier délit commis avant 15 ans. Ils y sont comme en prison]. De là je me suis enfuie. J'étais trop battue».

Fatima, 19 ans : «Mes parents sont très pauvres. Mon père est tailleur [Le père de Fatima est tailleur populaire. Son gain est très réduit ou presque nul]. Mes soeurs sont employées comme bonnes chez des riches».

Aïcha, 19 ans : «Mes parents sont morts. Je suis restée seule avec mes sept petits frères. J'étais vierge quand j'ai commencé à sortir. J'ai eu un enfant avec un garçon qui savait tout».

Najat, 17 ans : «Mes parents sont pauvres et divorcés. Je ne les vois jamais. J'ai été élevée par une tante très pauvre. J'ai été

violée à 15 ans par un garçon que j'ai abandonné. Depuis je vis seule».

Daouia, 20 ans : «Mon père est fou, ma mère est mendicante. J'ai deux petits enfants. je ne suis pas mariée. Je pique des petites choses à manger. Je sors avec n'importe qui. Je voulais me tuer. J'en ai marre de cette vie». [Daouia nous a montré son poignet. Elle a tenté de se couper les veines avec un rasoir à plusieurs reprises. Elle nous parlait en pleurant. Nous étions très émues]

Attouche, 45 ans :«Mes parents sont misérables à la campagne. Je les ai quittés. J'ai deux enfants. Je ne connais pas leur père».

Zoubida, 38 ans : «Mes parents ont de l'argent, mais ne me donnent rien. Mon mari est mort. Je me saoulais avec lui. Maintenant qu'il est mort, je n'ai plus d'argent pour continuer à boire. J'ai deux enfants».

Faitha, 27 ans : «Mes parents sont à la campagne; à peine s'ils arrivent à vivre. Mon mari est mort et m'a laissé 5 enfants. Ma belle-famille m'a chassée».

Khadija , 30 ans : «Ma famille est très pauvre. On ne trouve rien à manger à la maison. Je me suis enfuie à l'âge de 10 ans. J'ai été violée. J'ai deux enfants».

Nous avons observé ces femmes alors qu'elles nous parlaient. Ce sont des femmes très abîmées. Les cicatrices rayent leur visage, leurs bras. Certaines nous ont montré leur ventre traversé par de grandes cicatrices.

Elles sont toujours battues, soit par les hommes avec qui elles

entretiennent une relation plus ou moins stable, et qui, sous prétexte de les protéger, les exploitent ; soit par ceux qui les arrêtent. Parfois des tentatives de suicide laissent leurs tatouages.

Les prostituées que nous avons contactées, formant la 2ème catégorie, sont issues de la petite-bourgeoisie. [Des femmes de la grande bourgeoisie des villes se prostituent également bien qu'elles soient mariées. Mais le mari est une sorte de paravent pour elles. Ces femmes n'arrivent presque jamais en prison. Leur milieu, la corruption, les protègent].

Elles sont nées dans des familles où le père travaille et n'est pas chômeur ou ouvrier. Quelques-unes ont fréquenté l'école primaire et même les premières années du secondaire.

Mais à la suite de l'échec scolaire qui se produit vu la politique anti-populaire et colonialiste suivie dans le domaine de l'enseignement, la seule issue qui reste à ces filles, leur dernière chance est le mari. Il est presque toujours imposé par le père.

La mère comme la fille n'ayant pas à formuler leur avis suivant la loi de la société réactionnaire. Ce partenaire choisi par le père ne satisfait pas toujours les vœux de la fille : soit il est très vieux et riche et la discordance est sentimentale, soit il n'est pas assez riche pour réaliser les aspirations bourgeoises de sa femme.

Il est évident que là ne sont pas les seules raisons possibles d'une discorde. La belle-mère joue un rôle négatif dans ces ménages plutôt boiteux. Elle fait de la femme une bonne à tout faire et, en cas de révolte, le divorce tout comme le mariage est imposé.

Toutes les prostituées de cette catégorie sont des femmes divorcées ou fuyant le foyer conjugal. Elles ont toutes des enfants à charge, la maison paternelle devenant une sorte de prison, elles se donnent à la prostitution. L'attrait de l'argent, le besoin font d'elles des prostituées d'un rang plus élevé. Elles fréquentent les grands hôtels et les cafés chics.

Ces femmes nous ont appris l'arrivée d'un grand nombre de Séoudiens qui viennent gaspiller l'argent du peuple séoudien dans le pays du «soleil et des femmes».

Ces femmes habillées des dernières créations de mode deviennent les compagnes et les esclaves de ces derniers qui ne sont pas avares quand il s'agit de satisfaire leur besoin sexuel refoulé (ils donnent 300 à 500 DH la nuit et plus).

Nous savons même que des femmes mariées se sont vues attirer par l'argent. Plusieurs ménages petits-bourgeois se sont disloqués, la femme abandonnant son mari, voire son travail de petite fonctionnaire pour gagner de l'argent.

Chama, 20 ans : «Je suis d'une famille aisée. Mon père travaille. Nous n'avons besoin de rien à la maison. Tous mes frères sont scolarisés. Moi j'ai fréquenté toutes les classes du primaire mais je n'ai pas continué à cause de ma maladie. Mon père m'a obligée à me marier avec un homme âgé que je n'aime pas. Je me suis enfuie. Il ne veut toujours pas divorcer».

Khadija, 23 ans : «Mon père était résistant. Il a sa pension avec quelques maisons qu'il loue. J'ai un seul frère qui chômail et qui a finalement regagné les CMI [Compagnie Mobile d'Intervention, l'équivalent des C.R.S]. Je lui envoie toujours de l'argent pour qu'il y reste. Je viens de divorcer parce que

mon mari ne me donne pas tout l'argent que je lui demande. Il me soupçonne aussi. J'ai une petite fille que j'adore et que je gâte beaucoup».

Fatima, 17 ans : «Par cupidité, pour l'argent, mes parents m'ont obligée à me marier avec un homme riche. Plus tard, mon père est mort et ma mère est restée avec 7 enfants à sa charge. Le plus grand a 10 ans. Mon mari a refusé de donner de l'argent à ma mère. Je suis partie de chez moi. J'ai rencontré une amie qui m'a montré comment gagner de l'argent».

Naïma, 26 ans : «Mes parents sont aisés et habitent une petite ville côtière. Ils m'ont mariée à un homme et j'ai découvert plus tard qu'il était déjà marié. Mon mari travaille en France. J'ai refusé d'aller avec lui et l'autre femme. J'ai commencé à sortir avec les filles. Mon beau-père s'est rendu compte et a porté plainte contre moi. Je me suis enfuie de ma ville natale. J'habite un hôtel. Je fréquente surtout les Séoudiens. J'ai un enfant».

Fouzia, 25 ans : «Mes parents sont morts. J'ai été élevée par une famille aisée. Ils m'ont obligée à me marier. Ma belle-famille me considérait comme une bonne à tout faire. Après une dispute avec mon mari et sa famille, je me suis enfuie à Casablanca. Mon mari a divorcé plus tard. Je n'ai pas d'enfants».

Pour ces femmes, nous avons remarqué que, contrairement aux autres, elles ne sont pas abîmées. Toutes, très coquettes, n'ont aucune cicatrice sur le visage ou les bras. Quelques-unes parlaient français et anglais. La plupart d'entre elles paient l'école à leurs enfants. Elles gagnent relativement mieux que les autres et ne sont pas «très vieilles dans le métier» comme elles disent.

Nous avons après essayé de les amener à répondre sans poser clairement la question à notre deuxième grand point. Nous voulions savoir pourquoi elles se prostituaient et ne cherchaient pas à faire autre chose, travailler par exemple.

Nous avons voulu savoir ce qu'elles disent pour montrer pratiquement ce que nous avons annoncé théoriquement. Nous savons qu'il est très difficile, voire impossible, de trouver du travail dans notre pays économiquement arriéré.

Il n'y a pas d'usines de transformations des matières premières. Le pays reste un marché pour les produits fabriqués de l'Occident et des USA.

Nos matières premières sont exportées brutes, pillées par les sociétés capitalistes qui nous les revendent à des prix exorbitants.

Le but est de ne pas laisser se développer en nombre la classe ouvrière qui sera à la tête de tout changement social radical.

Le chômage se multiplie de plus en plus. L'émigration aussi.

Donc ces femmes même si elles cherchent du travail, n'en trouveront pas, et c'est ce qui se passe d'ailleurs. Elles n'ont pas de qualification ou de formation pour des travaux même manuels.

Seules les familles de la grande bourgeoisie leur ouvrent parfois les portes de leur maison pour y être femme de ménage. Mais combien de fois travaillent-elles sans être payées et finissent par se retrouver au chômage. Pour cette question, nous n'avons pas distingué entre les prostituées des deux

catégories. Toutes ces femmes ont besoin d'argent pour vivre ou aider leurs parents à vivre.

Presque toutes ont des enfants à élever et à scolariser, mais toutes n'y arrivent pas. Nous verrons, à travers ce qu'elles diront, que rien ne leur est garanti, que la vie est trop chère, que l'exploitation est accablante. Nous verrons également pourquoi ces femmes vendent ce qu'elles ont de plus cher, leur corps, non par vice comme disent certains, mais par nécessité.

Saâdia, 20 ans : «Pour vivre. Si je trouve un mari qui dépense pour moi, je cesse. Quand je vais chez mon père et sa femme, il faut que je sois bien habillée et que je porte des bracelets en or. Mon père croit que je travaille. Travailler où ? Chez des riches? Ils te font travailler comme une bête et te donnent deux sous».

Fatima, 19 ans : «Pour donner de l'argent à mes parents pauvres et à mon frère qui se saoule. Travailler ? où ? je n'ai pas été à l'école. Je ne sais rien faire».

Radia, 16 ans : «Pour faire vivre mon enfant et entretenir la maison et mon copain. Je n'ai pas trouvé de travail».

Malika, 23 ans : «Ma mère a été gravement malade. Il fallait beaucoup d'argent pour son opération. Je voulais qu'elle soit sauvée. Je continue à lui acheter les médicaments. C'est très cher. Si je travaille, je ne gagnerai pas autant d'argent.»

Saïda, 17 ans : «Je dépense ce que je gagne pour moi-même. Je dois me faire belle et m'habiller bien pour gagner de l'argent».

Aziza, 17 ans : «Je donne de l'argent à ma mère, pour elle et pour les enfants. Je n'ai pas cherché de travail, je suis sûre de ne pas en trouver».

Zoubida, 26 ans : «Je paie la pension de mon fils 200 DH par mois. Je veux qu'il soit instruit. C'est mon seul espoir dans la vie. Rien à faire d'autre. Je suis condamnée à continuer. Si Dieu le veut, il me sauvera en me donnant un travail ou un mari».

Micha, 20 ans : «Je n'ai pas d'enfants. Mes parents n'ont pas besoin de moi et même je ne leur donnerai rien. Si je travaille je ne gagnerai pas plus de 25 DH par semaine alors que faire avec : payer le loyer ? Acheter des habits ? Donner à mon ami à manger ?»

Amina, 40 ans : «J'ai deux enfants, je dois les nourrir. Je travaille dans une usine, je gagne 100 DH par semaine, mais ça ne me suffit pas. J'ai besoin d'être gaie de temps en temps, d'oublier les problèmes».

Aida, 30 ans : «Pour vivre et pour boire. Je ne peux pas me passer d'alcool».

Zohra, 42 ans : «Je travaille chez des gens. L'argent qu'ils me donnent ne me suffit pas, à moi et aux enfants. La vie est trop chère. Pour manger rien du tout, il faut beaucoup d'argent».

Hadda, 36 ans : «J'ai six enfants. Je travaille comme saisonnière dans une usine de conserves, je ne gagne presque rien. Ce n'est pas suffisant. Les enfants mangent beaucoup».

Yamina, 19 ans : «J'ai deux enfants et sept frères. Je donne de l'argent à mes parents. Je faisais de petits commerces (kif, vente de tissus). Trop de dépenses, je ne gagne rien. En allant avec des hommes, j'arrive à combler un peu».

Face à tous ces problèmes que nous voyons à travers ce que

nous disent ces femmes, le problème de la scolarité, celui des soins médicaux, celui de la cherté de la vie et bien d'autres encore, que fait le pouvoir anti-national ? Nous pouvons annoncer la réponse : rien sinon la répression.

Que rencontrent les filles mères de 17 ans sinon le refus et le mépris de la société ? Que deviennent ces enfants sinon à leur tour des délinquants ?

En étant démagogique, il est facile d'affirmer que la prostitution n'existe pas, que la guerre est déclarée contre la débauche et la délinquance. En effet, la guerre est déclarée, mais contre le peuple, les enfants du peuple et l'avant-garde consciente et militante.

Ce sont les enfants du peuple qui se retrouvent derrière les barreaux alors que les véritables criminels sont ceux qui laissent nos richesses minérales et humaines être spoliées par les trusts et les sociétés capitalistes. Ce sont ceux qui exécutent les militants nationaux-démocratiques.

Le pouvoir encourage la drogue et l'alcool pour détourner la conscience populaire et la remettre sur leur compte. Nous savons qui permet l'ouverture des maisons closes, qui détruit les maisons populaires du centre de Casablanca pour construire sur leurs ruines les grands hôtels de débauche et de prostitution.

Nous savons également qui fréquente les Club Méditerranée, endroits favoris de la bourgeoisie pourrie. En tout cas, ce ne sont pas ces femmes qui, nous le répétons, vendent leur chair pour vivre et faire vivre leur famille tant bien que mal. Ces femmes sont condamnées à des mois de prison. Elles sortent et y retournent car aucune solution n'est trouvée à ces problèmes

vitaux.

Ces femmes sont exploitées à tous les niveaux. Dans leur vie, et même quand elles sont arrêtées.

Nous n'avons sûrement pas besoin de dire combien la corruption est d'usage au Maroc. Pour avoir un papier d'état civil, il faut corrompre, pour scolariser un enfant, pour se tirer d'affaire aussi.

Nous laissons ces femmes parler. Ce qu'elles disent nous montrera bien jusqu'à quel point le système est corrompu, combien l'administration mise en place pour rendre «justice» est injuste, et surtout ce qu'elles diront montrera clairement ce que les masses populaires endurent en plus de la misère et de la répression. Pour ce problème de corruption, nous n'avons pas posé de question.

Les femmes nous en ont parlé car cela leur tenait à coeur. Il est certain que celles qui n'ont rien à donner ne donnent, rien, «acceptent les risques du métier», passent leurs peines et sortent.

«Mon ami a donné 4 000 DH. Lui est sorti, moi non».

«Une fille était avec nous. Elle est riche et possède une voiture. Elle a donné une grosse gourmette. Nous l'avons vue. Elle est sortie».

«J'ai donné deux bagues en or juste pour les petits services qu'on me rendant : acheter des cigarettes, avertir ma famille».

«J'ai proposé de donner 500 DH et être relâchée. Ce n'était pas suffisant Je n'ai pas pu donner plus».

«Moi je voulais donner 500 DH au début et 500 DH après ma sortie. Mais je n'avais pas de garantie à présenter».

«Moi je n'ai pas été arrêtée pour prostitution. Ils m'ont mise, une autre fille et moi, à la place de deux filles prostituées car leurs familles à elles ont donné de l'argent».

«Moi donner ? Et combien ? je n'ai rien. Je passe ce que je passe et je dors.»

Nous jugeons que ce que nous avons recueilli là est suffisant. Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin autrement nous risquons de tomber dans des répétitions de propos et ainsi de lasser le lecteur. Nous ne pouvons au milieu de tout ceci oublier les conditions dans lesquelles vivent ces femmes en prison.

Nous voulions aussi interroger ces femmes sur leurs aspirations, ce qu'était pour elles l'avenir. Mais à travers nos discussions avec elles, nous avons remarqué que c'était très flou pour elles l'avenir, que leur seul salut est de trouver un mari qui les fasse vivre, elles et leurs enfants.

Néanmoins, nous avons saisi qu'il y a une certaine conscience spontanée qui germe et se forme. Elles savent généralement qui sont leurs ennemis. Elles réalisent que l'Etat est «pourri et injuste» selon leurs propres termes, mais elles ne savent pas quelles solutions il faut y apporter.

«Que veux-tu, c'est ça la vie».

Elles se confient au temps, pensant que ce dernier, en dehors de toute action, pourra changer quelque chose. Mais nous avons

sent une grande haine et un grand mépris pour ceux qui les exploitent, ceux qui ne leur «foutent pas la paix».

En conclusion, nous pensons que toutes ces femmes, nous voulons dire, la femme en général, ne pourra connaître un changement dans sa situation de double exploitation que si, une fois la conscience de classe acquise, elles oeuvrent pour un changement radical de la société et pour l'édification d'une société socialiste qui remettra à la femme des droits effectifs, l'égalité totale avec l'homme, son rôle à jouer dans la production, sa participation à la vie politique de son pays.

La libération de la femme est partie intégrante de la libération de toute la société.

Cette tâche ne revient pas à l'homme seulement ou à la femme, mais à toute la société et à sa tête la classe ouvrière en coalition avec la paysannerie.